

Fauchet 113080 d,  
-FHC

735

Cass  
FHC  
184-5

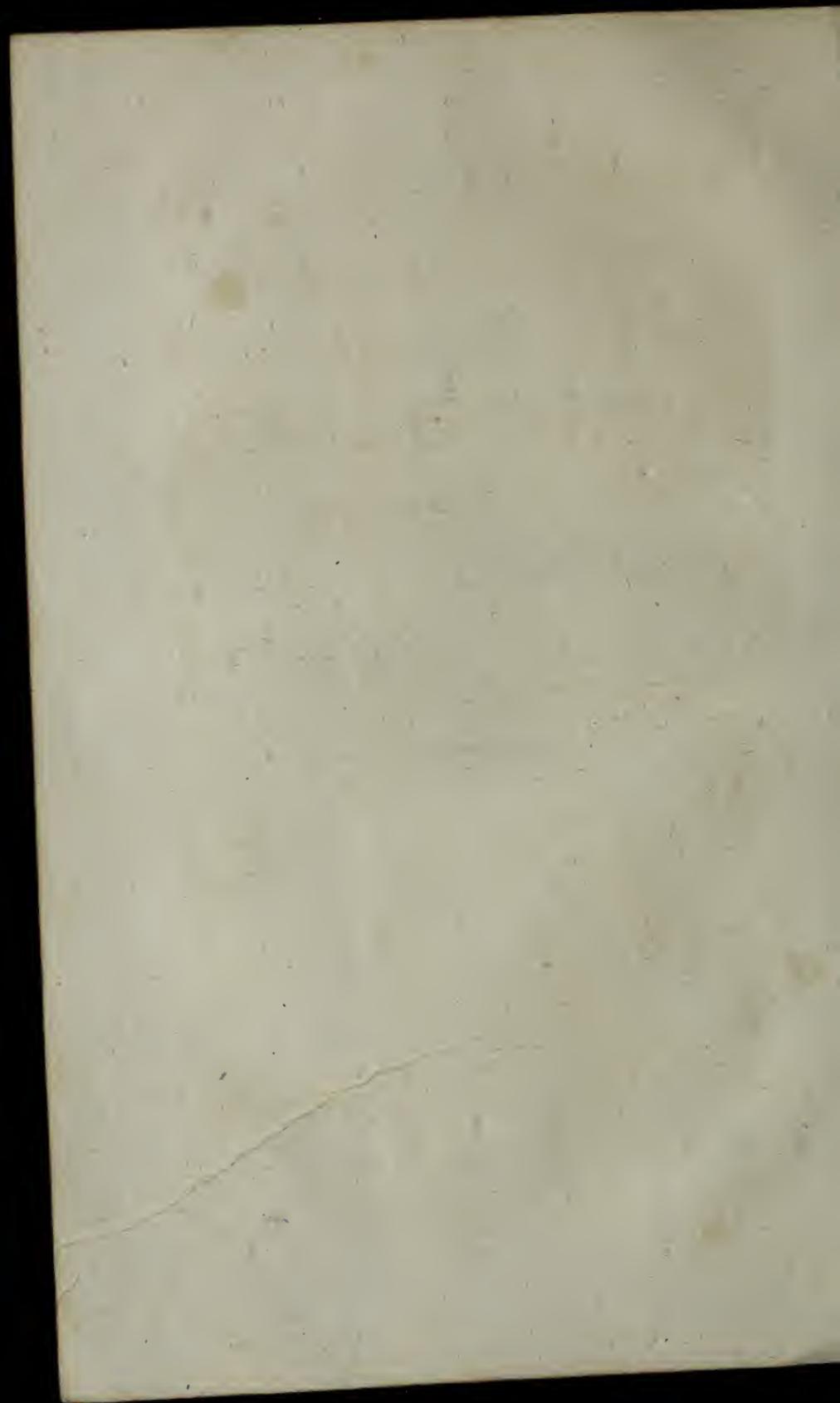
# DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. L'ABBÉ FAUCHERET ;

*Dans l'Eglise Paroissiale de St. Jacques  
& des Sts. Innocens, à Paris, le 5 Août  
1789.*

THE NEWBERRY  
LIBRARY





# DISCOURS

## SUR LA LIBERTÉ FRANÇOISE ;

*Prononcé le Mercredi 5 Août 1789, dans l'Eglise  
Paroissiale de St. Jacques & des SS. Innocens ;  
durant une Solemnité consacrée à la mémoire  
des Citoyens qui sont morts à la prise de la  
Bastille , pour la défense de la Patrie.*

---

*Vos enim ad Libertatem vocati estis, Fratres.*

Vous êtes appelés à la Liberté , Freres.

*St. Paul , aux Galates , c. V. v. 13.*

---

**I**LS sont immortels dans nos cœurs & dans les souvenirs du genre humain ; les Citoyens généreux qui ont sacrifié leurs jours à la défense de cette Capitale, à la conservation de leurs freres & à la liberté de la France. Mêlons aux chants funebres les Cantiques du triomphe, pour célébrer leur mémoire. La désirable mort que celle qui donne la vie à tout un Empire ! L'airain ronnant du haut des remparts du despotisme sur les têtes innocentes, a réveillé la liberté publique. Le Patriotisme a embrasé de ses ardeurs divines les ames Citoyennes. La trahison des fau-

teurs de la Tyrannie a redoublé l'impétuosité du courage de nos vengeurs. Leurs mains mourantes ont saisi les palmes de la victoire. Ils sont tombés, ces héros patriotes; mais ils ont laissé debout la France étonnée d'être libre. Un jour, une heure ont suffi pour détruire ce colosse de puissance arbitraire qui pesoit, depuis dix siècles, sur la plus intéressante Nation de l'univers. Justice éternelle! vous aviez différé la vengeance; mais l'instant fixé dans vos décrets immuables, l'instant même où les oppresseurs de l'Etat devoient combler la mesure des forfaits; a été celui de la liberté François. L'enfer ne pouvoit concevoir de projet plus affreux que celui de nos tyrans; le Ciel ne pouvoit ordonner de plus belle victoire que celle de nos libérateurs. Les impies qui dévoient la Patrie comme une proie facile, disparoissent à l'heure marquée par eux pour le carnage. Les Citoyens prêts à être dévorés levent leurs têtes parmi les ombres de la mort, frappent d'un seul coup l'aristocratie, forte de mille années de regne, de deux cents mille satellites armés pour la destruction; & l'aristocratie n'est plus, & la Patrie respire; & des Pyrénées à l'Escaut, des Alpes à l'Océan, la France est libre, & vingt-quatre millions de François sont des freres, des citoyens, des hommes sous un Roi qui sera toujours bon, & sous des loix qui seront nécessairement justes. Ah! notre vocation est enfin remplie; gloire à Dieu, nous sommes appelés à la liberté, freres; *Vos enim ad libertatem vocati estis, fratres.*

La liberté de la France est fondée sur la justice: cette grande vérité que nous allons développer

suffit pour immortaliser nos freres immolés pour elle.

Tel est le tribut d'hommage que les honorables Citoyens réunis dans le centre de cette grande cité, consacrent par une voix, à qui le patriotisme prêtera peut être les accens de l'éloquence, à l'éternelle mémoire des héros sans ayeux, qui ont cimenté de *leur sang la liberté* de la Patrie.

**N**OSRE vocation à la liberté, mes Freres, est ordonnée dans la nature, dans la religion & dans les plans de la Providence. Cette liberté est donc acquise conformément à tous les principes de la justice; & ses fondateurs méritent tous nos hommages.

La nature ! comme elle étoit outragée par le Despotisme ! Comme ce monstre oppresseur de l'humanité transformoit les peuples en troupeaux d'esclaves ! Il tyrannisoit les esprits & les cœurs. Il défendoit la pensée & commandoit l'amour. Il se prévaloit de ses succès horribles : il croyoit entendre la voix publique, quand des êtres abrutis par la servitude, & mourans de faim, disoient : » oui, vous êtes nos bons maîtres ; nous n'avons pas droit de nous plaindre : oui, vous nous rendez heureux ; nous vous aimons ». Ainsi les deux puissances de l'entendement & du sentiment qui composent l'essence même de l'homme, étoient sous le sceptre des tyrans ; l'humanité se trouvoit enchaînée jusques dans ses élémens constitutifs, jusqu'au fond de ses entrailles. En est-il encore, en est-il un de ces vils adulateurs des hommes puissans, qui osât continuer d'insulter à la nature.

6  
& de mentir aux droits du genre-humain? Ils applaudissoient, les misérables, à cette tranquillité triste & morne qui se maintenoit d'un bout à l'autre d'un grand empire, sous le regne de la terreur. Ils transformoient en vérités infaillibles, à l'oreille des Rois, les mensonges de la crainte. Oui, la paix regnoit par-tout, mais c'étoit la paix de l'esclavage, qui est la mort de la nature. Il faut le dire, & très haut, & jusques dans les temples, c'est la philosophie qui a ressuscité la nature; c'est elle qui a recréé l'esprit humain, & redonné un cœur à la Société. L'humanité étoit morte par la servitude; elle s'est ranimée par la pensée; elle a cherché en elle-même, elle y a trouvé la liberté: elle a jeté le cri de la vérité dans l'univers. Les tyrans ont tremblé: ils ont voulu resserrer les fers des peuples; ils auroient égorgé la moitié du genre-humain, pour continuer d'écraser l'autre. Mais la nature est invincible: dès l'instant qu'elle recouvre la vie, elle a la toute-puissance.

Sans doute il faut des rois à de grandes nations, mais des rois librement institués pour exécuter les loix. Il faut des loix à tous les peuples, mais des loix librement consenties par la volonté publique. La liberté n'est pas l'Anarchie; elle est l'ordre. L'homme est un être intelligent; qu'il pense. Il est un être sensible; qu'il veuille. Il est un être sociable; qu'il associe ses pensées aux pensées de ses frères, ses volontés aux volontés de ses concitoyens: du résultat naîtront des loix réelles, un Gouvernement véritable, un Souverain puissant pour le bien, la fraternité civile, l'unité nationale, la liberté. Telle est la nature de l'homme, tels sont ses droits.

Tous ceux qui concourent à rendre un peuple libre sont donc les bienfaiteurs de la nature. Philosophes, vous avez pensé ; nous vous rendons grace. Représentans de la Patrie, vous avez élevé nos courages ; nous vous bénissons. Citoyens de Paris, mes généreux freres, vous avez levé l'étendard de la liberté ; gloire à vous sage chef, digne héros, que nous vous avons librement élus pour présider tous les deux à l'ordre & à la défense de la Commune, dans cette capitale de l'empire ; soyez heureux de notre amour. Et vous, intrépides victimes qui vous êtes dévouées pour le bonheur de la Patrie, ah ! recueillez, recueillez dans les cieus, avec nos larmes de reconnoissance, la joie de votre victoire.

Oui, Chrétiens, ce n'est plus seulement la justice de la nature ; c'est celle de la religion que nous devons reconnoître dans la révolution qui nous rend libres : c'est dans les principes de l'Evangile que nous pouvons regarder nos libérateurs comme les martyrs du bien public.

Qu'ils ont fait du mal au monde, les faux interprètes des divins oracles, qu'and ils ont voulu, au nom du ciel, faire ramper les peuples sous les volontés arbitraires des chefs ! Ils ont consacré le despotisme ; ils ont rendu Dieu complice des tyrans. C'est le plus grand des crimes. Que dit l'évangile ? » Les Rois des nations infidelles dominent ; freres, il n'en sera pas ainsi parmi vous ». Il vous faudra paroître devant les Rois & ceux qui président ; il vous commanderont l'injustice, & vous, leur résisterez jusqu'à la mort ». Les faux Docteurs du Despotisme triomphent, parce qu'il est écrit : Rendez à César ce qui est à César. » Mais ce

qui n'est pas à César, faut-il aussi le lui rendre ? Or la liberté n'est point à César ; elle est à la nature humaine. Le droit d'oppression n'est point à César ; & le droit de défense est à tous les hommes. Les Tributs, ils ne sont au Prince que quand les peuples y consentent. Les Rois n'ont droit dans la Société, qu'à ce que les loix leur accordent, & rien n'est à eux que par la volonté publique, qui est la voix de Dieu. Jésus-Christ mourut pour le genre-humain, en mourant pour sa patrie. C'est comme ennemi de César qu'il fut immolé. C'étoit un faux prétexte dans les déicides ; mais c'étoit, dans le Fils de Dieu, une grande leçon & pour les Césars & pour les peuples. Il s'étoit élevé contre les Aristocrates de sa nation ; méditez cette importante vérité, mes freres. Il ne cessoit de dévouer à l'indignation publique les tyrans du peuple, les exacteurs injustes des subsides, les despotes de la pensée, tous les oppresseurs. Les Aristocrates indignés tromperent la multitude qui rampoit devant leur orgueil ; ils insinuerent dans l'ame vile de leurs esclaves, la rage qui les animoit contre le libérateur des hommes ; enfin, ô mes freres, je mourrois content, après avoir dit cette seule parole : C'EST L'ARISTOCRATIE QUI A CRUCIFIÉ LE FILS DE DIEU.

Et l'on n'aura pas le droit de résister à l'injustice ! Et l'on ne devra pas défendre ses freres contre la furie des tyrans ! Et il faudra se laisser ravir jusqu'au premier des biens, plus précieux que l'existence même ; puisque, sans lui, elle est un supplice, la liberté de sa conscience, pour adorer des oppresseurs ? Ah ! l'on ne peut plus

entendre ces impostures sacrilèges, qui prescrivent au nom de Dieu ce que Dieu défend par toutes ses loix & par tout son être. Il est la source de toute justice, & il n'autorise aucune iniquité sur la terre. » Honorez le Roi, » sans doute ; mais est il une nation qui l'honore davantage que la Nation Française ? » Obéissez à ceux qui commandent : » Oni ; mais à ceux qui commandent ce qu'ils doivent commander ; si leurs ordres sont injustes, résistez & résistez jusqu'à mourir pour la liberté de la Patrie. Voilà l'Évangile, mes freres, toute autre religion est une impiété.

Nous avons donc suivi les vrais principes du Christianisme, en offrant notre vie pour sauver nos freres ; en refaisant les droits de la nature, si long-temps violés ; en repoussant les tyrans prêts à s'assouvir de carnage ; en détruisant l'autre effroyable où le despotisme dévorait en dedans ses victimes, tandis que du sommet, il nous menaçoit sans cesse de tous ses foudres. Ceux qui sont morts dans cette action immortelle, sont donc les vrais martyrs de la Patrie ; car il est écrit, aussi dans l'Évangile, que personne n'a une plus grande charité que celui qui donne sa vie pour ses freres. La multitude des péchés qui avoient pu auparavant échapper à leur foiblesse, est couverte par cette charité divine. *Nemo majorem caritatem habet.*

Portons plus avant nos pensées, & voyons la Justice de la Providence dans l'établissement soudain de la liberté française.

Quelle est adorable, la Providence ! Quand ses momens arrivent, que ses jugemens sont terribles pour les grands crimes de la tyrannie, & fa-

vorables aux bons peuples long-tems opprimés ! Comme elle est juste dans toutes ses voies ! Nous ne suivrons pas le développement successif de ses plans dans le Gouvernement de la France. L'instinct de notre liberté suffit à notre admiration & à notre amour.

L'Aristocratie, dans une longue possession d'abuser du nom du Souverain pour exercer son despotisme, avoit cumulé toutes les horreurs sur nos têtes. L'Assemblée Nationale devoit être anéantie, la capitale dévastée par le fer & le feu, chaque Province arrosée de sang ; & les aristocrates fondaient un regne éternel sur la ruine entière des créanciers de l'Etat & sur les débris de tout l'Empire. Le meilleur des Rois ignoroit ces projets exécrables. Cependant, sous prétexte d'appaîser quelques troubles que ces grands scélerats avoient excités eux-mêmes dans la Capitale, des armées traînant avec elles tous les instrumens de la destruction nous environnoient. Les convois de grains venus à grands frais de l'étranger, & attentivement assurés par cet homme sublime, ce génie unique au monde, que la Providence & notre amour avoit placé au centre de l'administration étoient détournés en faveur des troupes meurtrieres, & la famine menaçoit du dernier fléau cette Ville immense. Il falloit d'abord écarter ce grand Administrateur qui étoit la seconde Providence du Royaume : on l'écarte de nuit ; on le pousse, le glaive étendu sur sa tête, hors de nos limites.

Nos regards jusqu'alors incertains, découvrent à l'instant même, toutes les horreurs dont nous sommes menacés. Mais le Ciel a tout prévu. Il a permis qu'il existât un centre de réunion dans

la Capitale. Les Citoyens, Electeurs des Représentans de la Patrie avoient des Assemblées formées. On s'y porte en foule. On en nomme quatorze pour administrer dans ce moment décisif la chose publique. Grâce à mes freres, ils honorent mon patriotisme : je suis un des premiers entre ceux qu'ils jugent capables de se dévouer pour la liberté : ô Dieu ! je vous bénis ; je n'ai point trompé leur espérance. Ma vie ne m'étoit rien. Je l'aurois sacrifiée mille fois pour la Patrie. Tous les quartiers de cette grande Ville se réunissent chacun comme un seul homme. La Garde Nationale de Paris est formée en un instant, en un clin-d'œil ; au son de l'airain des temples, *in ictu oculi, in novissimâ tubâ.*

Pendant la forteresse foudroie les Peuples, Nous apprenons cet attentat dans le Palais de la Commune. Les globes encore brûlans sont mis sous nos yeux. Mon ame s'embrase de tous les feux du courage : je propose à mes collègues, animés d'une égale ardeur, le décret qui ordonne au Commandant de remettre, sans verser le sang des Citoyens, cette place homicide, sous la garde de la cité. On me défere la gloire d'être le porteur de ce décret, avec l'ancien Président de nos Assemblées, & deux autres de nos généreux freres. Nous volons à travers les périls : nous nous plaçons sous l'artillerie fulminante : nous écartons par des prieres, les peuples désespérés, qui essayoient, à coups perdus, d'atteindre au sommet des crénaux, les lâches assassins qui faisoient pleuvoir la mort. Nous élevons alors le décret pacifique. Un Jurisconsulte, un Prêtre, revêtus de toutes les livrées de la paix, devoient être en-

tendus, même pour l'intérêt des homicid<sup>es</sup> de la Patrie. On nous répond par tous les feux de la guerre. Nous revenons trois fois avec une intrépidité toujours nouvelle. Oh ! avec quelle joie nous serions morts pour sauver la vie de nos concitoyens ! Trois fois la réponse à nos sommations paisibles par des tubes foudroyans. La vie nous reste, comme par un miracle de la Providence. Une seconde Députation, avec un signal plus intelligible encore, s'il est possible, avec un drapeau incliné, n'a pas d'autre succès.

Alors nous portons le décret suprême. Allez, guerriers intrépides, invincibles Gardes-Françaises, dignes d'un si beau nom, que vous avez déjà justifié, en vous rangeant du côté de la Patrie contre les oppresseurs : allez, braves Athletes, du Fauxbourg St. Antoine, troupe nationale à peine existante, & déjà sûre du triomphe : allez généreux Volontaires de tous les districts & de toutes les classes, héros en naissant, dès la première heure, mûrs pour la victoire. Nous parlons, & c'en est fait. La première défense du Fort est faite ; l'emplacement du Gouverneur est en notre pouvoir ; de l'intérieur de la place, il parle de se rendre ? bons Citoyens ! jusques dans l'emportement du succès vous suspendez vos courages ; une multitude attentive se presse dans les fossés & les cours envahis ; & alors, ô comble de perfidie ! trahison à jamais exécrationnable ! toute la forteresse tonne, toutes les bouches de l'airain vomissent les plombs meurtriers sur vos têtes. Fureur sacrée d'un Dieu vengeur, embrassez les armes de nos guerriers ! tombez sous leurs coups redoublés & terribles, chaînes énormes, ponts me-

maçons, portes effroyables! — Elle est prise — Elle est à nous. — ils entrent en foule, les Citoyens vainqueurs, dans les affreux cachots du despotisme; ils arborent, sur ces tours sourcilieuses, d'où dominoit la tyrannie, l'étendard de la liberté. Les traitres ne sont plus. La Patrie conçoit à peine son bonheur: elle est comme épouvantée de son succès. On croyoit qu'il falloit du tems pour cette grande conquête. Du tems! s'il en avoit, mes freres, nous périssions sans ressource; c'étoit l'heure indiquée par les ennemis de l'Etat, pour égorger la Patrie. Providence! Providence! nous vous adorons dans nos transports! Vous combattiez pour nous: vous veniez en une minute, les crimes de vingt regnes, & vous préveniez un crime immense, qui, au même instant, devoit les surpasser tous.

Elles disparaissent, elles fuyent de toute part, les armées préparées au carnage. Notre bon Roi a reconnu les projets atroces des aristocrates qui trompoient son amour. Il accourt seul au milieu des Représentans de la Nation; il leur annonce qu'il a chassé toute cette tourbe impie, qui lui cachoit son peuple & trahissoit sa puissance. Il approuve tout ce qu'on a fait pour le salut de l'Etat. Cette nouvelle, qui comble nos vœux, est apportée par l'Assemblée Nationale elle-même, au sein de la Capitale: tous les cœurs nagent dans la joie. Le Roi en personne, ce Roi si chéri, si digne de l'être paroît bientôt, sans autre garde que son amour & le nôtre, parmi ses enfans armés pour la Patrie. Il passe, admirant l'ordre imposant, la contenance majestueuse de cent mille soldats créés en un seul jour, & comme

tombés des cieux, pour honorer l'entrée triomphale du Souverain d'un peuple libre. Des acclamations qui semblent raisonner de toutes les parties de l'Empire; & former une voix unique de toutes les voix de la France; composent le concert de la liberté. J'ai dit.

O nobles freres! vertueux concitoyens! immortels amis! Nous serons dignes de notre bonheur. Nous ne déshonorerons pas la plus étonnante, la plus heureuse victoire qui ait été remportée depuis l'origine du monde. Les mouvemens terribles qui ont pu seuls l'opérer, se composeront avec sagesse, & ne conserveront que la force de l'ordre & le bonheur de l'unité. Français, généreux Français! les loix seules, ces loix sacrées qui exprimeront la volonté publique, régleront à l'avenir les vengeances de la Patrie & les Justices de la Nation. Martyrs de la France! vous n'avez plus dans les Cieux d'autres desirs: vos freres, que vous laissez libres sur la terre; les exauceront. Ah! les mœurs vont être créées: la religion rendue à sa pureté native, va reprendre sur toutes les ames anoblies, son légitime empire; nous serons à-la-fois, c'est notre destinée dans les plans de la Providence, le plus libre & le plus doux, le plus courageux & le plus aimable de tous les peuples. La France fera le modele des nations & l'institutrice de la vraie liberté dans l'univers.

Vive la nature & tous ses bons sentimens! Vive la Patrie & tous ses bons Citoyens! Vive l'Etat & son bon Roi, à qui nous serons à jamais fideles! Vive le Gouvernement & son bon Ministre qui est rendu pour toujours à nos vœux! Vivent les loix & leurs bons Instituteurs, dans l'Assemblée de la

Nation ! Vive la Commune de Paris & son bon chef, qui a le génie de la liberté comme le génie de la science ! Vivent les Gardes Nationales & tous les bons Soldats de la Patrie ! Vive le Héros libérateur de l'Amérique, qui s'effayoit pour être le libérateur de la France ! Vive la religion des freres ! Vivent les belles mœurs ! Vivent les François ! Vive la liberté ! Gloire à Dieu qui nous a rendus libres.

Ainsi soit-il.

*FIN.*

*Sur l'Imprimé de Paris,*

A M A R S E I L L E,

Chez FRANÇOIS BREBION, Imprimeur du Roi, de la Ville, de Mgr. l'Evêque, &c. 1789.

